

MICHAEL IGNATIEFF

TERRE
DE NOS



AÏEUX

QUATRE GÉNÉRATIONS À LA RECHERCHE DU CANADA

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

TERRE
DENOS AÏEUX

DU MÊME AUTEUR
EN LANGUE FRANÇAISE

ESSAIS

La Liberté d'être humain. Essai sur le désir et le besoin, La Découverte, 1986.

L'Album russe, Boréal, 1990 ; coll. « Boréal compact », 2006.

L'Honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne, Presses de l'Université de Laval/La Découverte, 2000.

La Révolution des droits, Boréal, 2001.

Kaboul-Sarajevo. Les nouvelles frontières de l'empire, Seuil, 2002.

ROMANS

Asya, Albin Michel, 1992.

Requiem pour Charlie Johnson, Stock, 2005.

Michael Ignatieff

TERRE DE NOS AÏEUX

Quatre générations à la recherche du Canada

*traduit de l'anglais (Canada)
par Alexandre Sanchez*

Boréal

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des Arts du Canada.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE).

Les Éditions du Boréal sont inscrites au programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Michael Ignatieff 2009 pour l'édition en langue anglaise

© Les Éditions du Boréal et Michael Ignatieff 2009 pour l'édition en langue française

Dépôt légal : 2^e trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Volumen

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée simultanément en 2009 par Penguin Canada sous le titre *True Patriot Love: Four Generations in Search of Canada*.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Ignatieff, Michael

Terre de nos aïeux : quatre générations à la recherche du Canada

Traduction de : True patriot love: four generations in search of Canada.

ISBN 978-2-7646-0663-6

1. Nationalisme – Canada. 2. Grant, George M. (George Monro), 1835-1902 – Pensée politique et sociale. 3. Grant, W. L. (William Lawson), 1872-1935 – Pensée politique et sociale. 4. Grant, George, 1918-1988 – Pensée politique et sociale. 5. Ignatieff, Michael. I. Titre.

FC97.I3614 2009 320.540971 C2009-940577-6

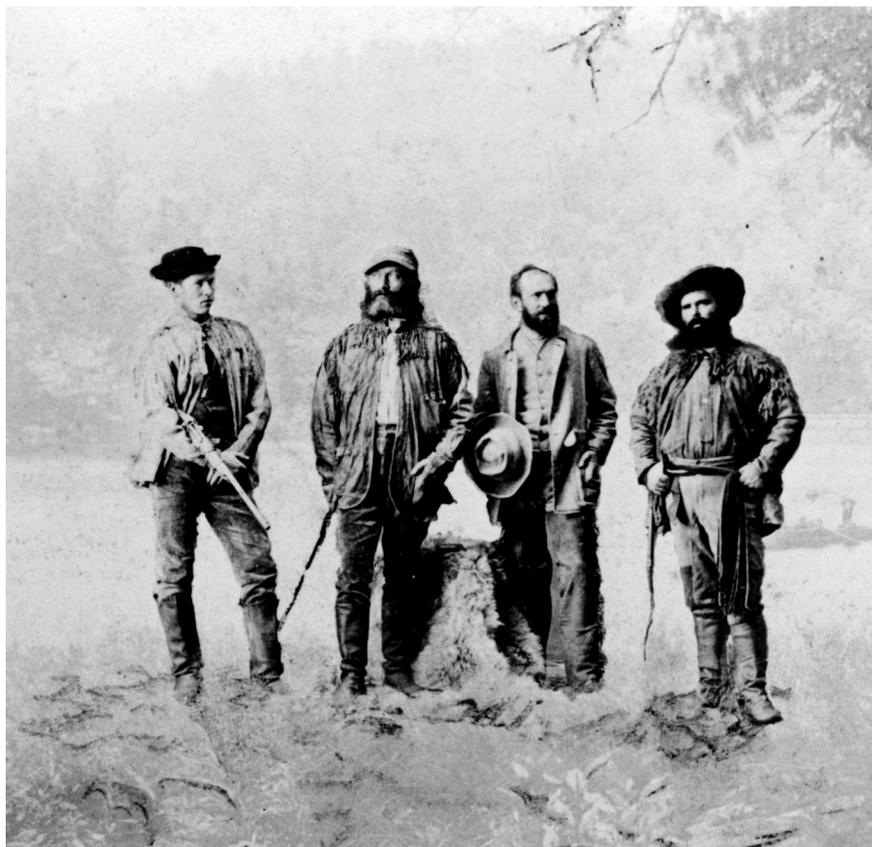
Pour Zsuzsanna, ma femme, comme toujours.

Note de l'auteur

En 2000, quand j'ai commencé à travailler à ce livre, je n'étais qu'un simple citoyen. Quand je l'ai terminé, en 2009, j'étais devenu un homme politique. Les motivations qui étaient miennes au départ — raconter l'histoire de la famille de ma mère et de la vision du Canada que partageaient ses membres — sont restées inchangées jusqu'à la fin. Ce livre est un hommage à ma mère, Alison Grant Ignatieff, et à sa petite-fille, qu'elle n'a jamais connue, Sophie Turia Ignatieff.

CHAPITRE PREMIER

Terre de nos aïeux



I De l'amour de la patrie

Aimer un pays est un acte d'imagination. On s'appuie sur ce que l'on connaît : la rue où l'on a grandi, une patinoire illuminée la nuit, le frisson du premier plongeon dans l'eau du lac, la sensation de fouler de nouveau la terre natale, et, à partir de ces fragments, on reconstruit l'ensemble. Nous ne connaissons qu'une partie de la réalité. Il faut imaginer le reste. Il faut imaginer les liens qui nous unissent à nos concitoyens, qui souvent ne parlent même pas notre langue. En nous fondant sur des rituels communs, sur des droits dont nous jouissons tous, sur des traditions que nous partageons, nous imaginons notre appartenance à un lieu que nous appelons nôtre. Notre système politique, nos dirigeants, nos symboles et nos hymnes nationaux sont importants parce que, s'ils jouent bien leur rôle, ils nous donnent le sentiment que notre vie rejoint celle de ces inconnus que nous appelons nos concitoyens.

Cet acte d'imagination est nécessaire. La vie que nous menons chacun pour soi n'a de sens que si nous en partageons le versant public avec autrui. Nous avons besoin d'une vie publique, d'un système de références et

d'allégeances qui nous lie aux inconnus parmi lesquels nous vivons. Sans un tel sentiment d'appartenance, même imaginaire, nous vivrions dans une peur constante de l'autre. Quand ces inconnus sont à nos yeux des citoyens, nous pouvons nous sentir chez nous parmi eux. Isaiah Berlin a bien décrit ce sentiment d'appartenance. Selon lui, c'est avoir le sentiment que les autres comprennent non seulement ce que l'on dit, mais aussi ce que l'on veut dire. On aime son pays parce qu'il permet de se sentir chez soi. Seul, cela est impossible. Pour que les émotions aient un sens, elles doivent être partagées. Un patriote solitaire est une contradiction. L'amour du pays est un sentiment qui, grâce à l'imagination, traverse le temps. Nous le partageons avec les vivants, mais également avec les morts et avec ceux qui ne sont pas encore nés.

Puisque l'amour du pays est acte d'imagination, ce n'est pas une pulsion naturelle comme la faim. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que les êtres humains ont inventé les sentiments complexes que nous éprouvons envers la nation. Ce que nous avons imaginé, nous pouvons l'oublier. Ce que nous avons rêvé, nous pouvons le perdre. Puisqu'ils sont l'œuvre des hommes, les pays sont mortels.

Un pays commence à mourir quand on le quitte parce qu'on croit que la vie est ailleurs. Un pays meurt quand l'ordre s'effrite, quand on cesse de faire confiance à ses concitoyens ou à son gouvernement. Dans un pays vivant, les lois nous incitent à l'obéissance, non seulement par peur du châtement, mais aussi au nom des

valeurs et des traditions qu'elles protègent. Si ce lien s'étirole, si l'obéissance ne tient plus qu'à la peur, c'est le chaos ou la tyrannie qui s'imposent.

On partage l'amour du pays, mais il n'est pas forcément le même pour tout le monde. Le patriotisme est un sentiment controversé parce que les pays sont des lieux controversés. Les citoyens ne s'entendent pas toujours sur ce que leur pays représente, sur la voie qu'il doit suivre. Ces désaccords sont inhérents à la vie de tout pays qui se dit libre. Si nous pouvions les éviter, nous n'aurions pas besoin de la politique. Mais ce n'est pas le cas. La politique, c'est l'art de résoudre les désaccords sans recourir à la violence. Si elle joue bien son rôle, les débats se déroulent dans la civilité, ce qui ne veut pas dire sans colère. Les plus grands patriotes que j'ai connus sont ceux qui nourrissaient la plus grande colère. Leur amour du pays se manifestait par la colère qu'éveillait en eux un événement — guerre injuste, décision catastrophique — qui à leurs yeux trahissait les idéaux de la nation.

Être un citoyen, c'est éprouver un sentiment d'appartenance, mais c'est aussi débattre. On peut même débattre de l'amour du pays lui-même. Il y a des citoyens, souvent parmi les plus réfléchis, qui n'aiment pas leur pays ou ne croient pas qu'il faille l'aimer. Ils ne croient tout simplement pas à ce sentiment. Ils vous diront qu'il est faux ou artificiel, qu'il n'y a là que délire collectif. Ils vous diront que l'amour du pays est désuet, vieux jeu. Que le monde est passé à autre chose. Que les frontières s'effacent, que les traditions nationales se mélangent, que les vieilles passions nationalistes sont

responsables des guerres et de l'intolérance. Ce qu'il faut, c'est être plus cosmopolite, ouvert sur le monde. « Pourquoi devrais-je être plus attaché à mon pays natal, disent-ils, qu'à Paris, Londres ou New York, par exemple ? Ces villes éclatantes sont le centre de mon univers. Ne me parlez pas de l'amour du pays, n'essayez surtout pas de me l'enfoncer dans la gorge ! »

Le patriote de l'ère moderne est perpétuellement en train de débattre avec les cosmopolites. Le meilleur argument de ceux-ci veut qu'aucune allégeance, surtout pas l'identité nationale, ne doit accaparer complètement l'individu. Les frontières de notre pays ne peuvent nous enfermer. Celui qui refuse de s'enrichir d'autres cultures, d'autres traditions ou d'autres langues vit en prison, même s'il n'en voit pas les barreaux. D'un point de vue moral, la force du cosmopolite, c'est son lien avec l'universel, avec ce qui est pleinement humain, contrairement à ce qui est seulement national. Notre allégeance au pays ne peut jamais être totale. Un vrai patriote est toujours conscient des limites de celui-ci. Un vrai patriote le voit tel qu'il est.

Le meilleur argument du côté des patriotes, c'est que les liens cosmopolites ne sont possibles que grâce à la sécurité que procure la nation. Le cosmopolitisme est le privilège de ceux qui détiennent un passeport, le luxe de ceux qui ont un pays à eux. Ceux qui croient ne pas avoir besoin d'un pays, ou qui se considèrent comme au-dessus des liens qui les unissent à un État national, devraient visiter un camp de réfugiés. Être privé d'État, c'est précisément la définition de l'enfer moderne. Il suf-

fit de le demander aux immigrants clandestins ou aux sans-papiers. Ce qu'ils veulent, c'est un pays.

Non seulement le pays nous protège, mais il nous procure l'ordre dans la légitimité. Les dictatures imposent un ordre sans légitimité. Les démocraties inspirent l'amour, et donc la légitimité, parce qu'elles invitent les citoyens à participer aux affaires publiques. Les rituels de la politique — voter, faire campagne, lever des fonds — nous rappellent l'existence d'une sphère publique qui reflète, même imparfaitement, la souveraineté populaire que nous exerçons avec nos concitoyens.

Il se peut que nous ne soyons pas d'accord avec les décisions qui sont prises en notre nom, mais nous savons que nous avons le moyen de les renverser. Nous savons aussi qui sera tenu responsable. Ceux qui prennent ces décisions sont comme nous, ni pires ni meilleurs. Si elle est perçue comme légitime, l'autorité assure la cohésion et la survie du pays. Les nations nous investissent d'un rôle public et assurent une continuité dans le temps.

Aimer quelqu'un, c'est se sentir une responsabilité envers cette personne, c'est veiller sur elle et la protéger. Aimer un pays, c'est la même chose : se sentir responsable des affaires publiques, être en colère quand ça va mal et heureux quand ça va bien, mais c'est avant tout savoir que l'on joue un rôle, même modeste, dans l'orientation des affaires publiques.

Personne n'est obligé d'aimer son pays, même si on jouit de la sécurité qu'il procure et de l'ordre légitime qui y règne. On a déjà voulu obliger les gens à faire

étalage de leur patriotisme. Cela a généralement abouti à la tyrannie. Comme toute forme d'amour, l'amour de la patrie doit être libre, ou alors ce n'est guère qu'un jeu de dupes.

Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment librement leur pays ont souvent l'impression d'appartenir à une minorité rétrograde. Face à tous ceux qui croient que l'amour de la patrie est un sentiment désuet, ou carrément dangereux, les patriotes doivent affirmer leurs convictions. Car, plus qu'un sentiment, le patriotisme est une *conviction*, un système de croyances. Si on est patriote aujourd'hui, il faut être prêt à s'expliquer.

Il faut aussi être prêt à se moquer de soi-même. Après tout, il y a bien des aspects du patriotisme qui prêtent à rire. Les parodies du patriotisme sont parfois plus vivantes que l'original. Et puis, il y a le malaise que l'on ressent lorsqu'on se tient au garde-à-vous à côté de concitoyens qu'on n'aime pas ou dont on se méfie. On peut presque les entendre penser que le pays se porterait beaucoup mieux s'il y avait moins de gens comme nous. Et pourtant nous sommes là, côte à côte. La solidarité entraîne inévitablement des moments de malaise. L'amour du pays n'est viable que si l'on est conscient de la part d'ironie qu'il comporte.

Mais il y a des limites à l'ironie, car l'amour du pays est aussi une émotion sincère. On ne peut se permettre de trop le compliquer, il risquerait de s'étioler. Il faut essayer de conserver une certaine simplicité. On aime qui on aime, et c'est très bien comme ça.

Toutefois, il se peut qu'il y ait des choses dans notre

pays qu'on accepte mal. Le patriotisme peut s'exprimer au conditionnel : si seulement nous avons des dirigeants convenables, si seulement nous pouvions nous libérer de notre dette, si seulement nous parvenions à nous sortir de cette guerre...

Les gens aiment leur pays en dépit de beaucoup de choses, en dépit du président, du premier ministre, malgré le dernier scandale, la dernière humiliation, la guerre, la famine, les conflits, le désastre économique et ainsi de suite. Les citoyens aiment leur pays malgré lui. Ils l'aiment parce qu'ils refusent d'abandonner tout espoir. Ils l'aiment pour ce qu'il n'est pas encore.

Nous n'aimons pas notre pays parce que nous pensons qu'il est parfait, ni même satisfaisant, mais parce que nous sommes convaincus qu'il peut changer. L'amour du pays exige que nous soyons indulgents devant la réalité des choses. Les leaders apparaissent et disparaissent. Il arrive que ceux qui s'expriment au nom du pays nous déçoivent. Le pays change tout le temps, parfois pour le mieux, parfois pour le pire, mais son potentiel de rédemption est intact. Tout comme en chacun de nous.

Il est rare qu'un pays ait connu un passé glorieux, et le vrai patriote ne peut éluder la vérité. Il doit prendre à la fois l'ombre et la lumière. Le patriotisme n'est légitime que si l'on est en même temps lucide et plein d'espoir, lucide quant aux aspects sombres du passé, mais portant l'espoir que les aspects lumineux annoncent un avenir meilleur.

On n'aime jamais un pays simplement pour ce qu'il

est. On l'aime pour ce qu'il pourrait devenir. Il en est de même pour l'amour-propre. L'amour est toujours ancré dans l'espoir.

II Imaginer le Canada

Il s'agit là d'une vision romantique de l'amour du pays. Une analyse sociologique ne réussira jamais à capter la passion qui permet à un pays de rester uni et qui inspire les grands moments de son histoire. Au fond, cette passion est une foi en l'avenir. Selon cette vision romantique, le pays qui existe n'est que l'ombre de ce qu'il pourrait être. Le vrai pays, l'objet de notre amour et de nos aspirations, est un mirage qui brille à l'horizon et qui ne se matérialisera que si nous réunissons assez de courage, de foi et de détermination. Notre vie commune en tant que peuple a pour objectif de réduire l'écart qui sépare le pays réel du pays rêvé.

Pour moi, ce pays a toujours été le Canada. Il s'agit d'un lieu inventé, sorti de la tête d'hommes politiques il y a cent quarante ans, et non pas d'un pays qui serait sorti du terreau commun d'une langue et d'une origine ethnique partagées. Puisque tout au Canada a été inventé, tout doit être constamment réimaginé, si l'on ne veut pas risquer de voir faiblir la foi et la loyauté qu'inspirent les mythes fondateurs.

Le défi fondamental que doivent relever les Canadiens, c'est de croire à ce pays. Quand nous nous regardons dans le miroir, nous voyons une image incertaine et

Table des matières

Note de l'auteur	9
CHAPITRE PREMIER • Terre de nos aïeux	11
CHAPITRE 2 • D'un océan à l'autre	43
CHAPITRE 3 • Après la Somme	85
CHAPITRE 4 • La fin du Canada ?	131
CHAPITRE 5 • L'héritage	169
Sources et remerciements	193
Index	201

Imprimé sur du papier certifié FSC.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2009
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Michael Ignatieff

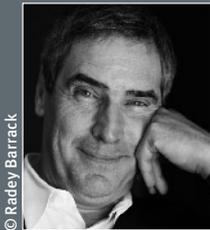
TERRE DE NOS AÎEUX

Quatre générations à la recherche du Canada

Dans *Terre de nos aïeux*, c'est plus que l'histoire des Grant, ses ancêtres maternels, que Michael Ignatieff nous raconte. En réalité, c'est l'histoire du dialogue que cette famille entretient avec le Canada depuis quatre générations.

Elle commence avec l'arrière-grand-père de l'auteur, George Monro Grant, qui a fait partie de la toute première expédition qui a parcouru le Canada d'est en ouest, en 1872, pour arrêter le tracé du chemin de fer. Elle se poursuit avec son grand-père, William Lawson Grant, qui a combattu dans la Grande Guerre au nom du Canada, puis avec l'oncle de Michael Ignatieff, le philosophe George Parkin Grant, qui a déploré, dans *Lament for a Nation* (1965), la mort du pays dont ses ancêtres avaient rêvé.

Aujourd'hui, c'est au tour de Michael Ignatieff de prendre le flambeau et de s'engager dans le débat qui a tant passionné les siens. Le Canada qu'il défend est bien sûr un pays différent du Canada auquel tenaient tant ses aïeux. Pourtant, son attachement à celui-ci est toujours aussi profond, essentiel. C'est sa vision du Canada d'aujourd'hui et de demain – multiculturel, audacieux et libre – qu'il partage avec nous dans ce livre.



© Radey Barrack

Écrivain et journaliste, Michael Ignatieff est né à Toronto en 1947. Il a mené une brillante carrière dans différentes universités en Angleterre, aux États-Unis et au Canada. Il est l'auteur de nombreux livres, dont L'Album russe (Boréal, 1990) et La Révolution des droits (Boréal, 2001). Il est le chef du Parti libéral du Canada.



9 782764 606636

ISBN 978-2-7646-0663-6

22,95 \$
18 €

Extrait de la publication